

# LYON ARTISTIQUE

## THÉÂTRAL, LITTÉRAIRE, MUSICAL

Publication hebdomadaire illustrée paraissant le Dimanche

— Les manuscrits ne sont pas rendus —

ADMINISTRATION, RÉDACTION, ANNONCES :

Sté de Publicité Artistique et Commerciale

LYON, 12 et 14, rue Bellecordière, LYON

ABONNEMENTS

LYON ET LE RHONE		DÉPARTEMENTS	
Six Mois . . . . .	4 fr.	Six Mois . . . . .	5 fr.
Un An . . . . .	8 fr.	Un An . . . . .	10 fr.

### SOMMAIRE

TEXTE. — « Jean-Jacques Rousseau, à Lyon », Arthur Pougin. — Le Salon de 1900 (suite), Valbregeuse. — Les Parisiennes, Charles Dulot. — Excursions du Dimanche. — Chronique THÉÂTRALE : Théâtre des Célestins. — Concerts et Spectacles. — Chronique Sportive. — Echos et Nouvelles. — Nos Gravures.

ILLUSTRATIONS. — Le Sergent Blandan, monument inauguré à Lyon le 22 avril. — M<sup>me</sup> Luey Dolmai.



## Jean-Jacques ROUSSEAU A LYON

M. A. Pougin publie dans le *Ménestrel* d'intéressantes études sur Jean-Jacques Rousseau musicien. Nous en détachons quelques extraits particulièrement curieux pour les lecteurs lyonnais.

L'auteur nous donne des détails sur un des séjours de l'illustre écrivain à Lyon : après avoir relaté, d'après Rousseau lui-même, par quelles circonstances le philosophe de Genève fut amené à écrire le poème de sa cantate dramatique de *Pygmalion*, M. Pougin nous fait savoir que la musique en fut composée par un amateur lyonnais du nom de Coignet, et emprunte au musicien lui-même de curieux renseignements sur les impressions musicales ressenties à Lyon par son illustre collaborateur.

« J.-J. Rousseau vint à Lyon à la fin de mars 1770. Je fis sa connaissance au grand concert de cette ville (c'était un vendredi saint) : on y exécutait le *Stabat* de Pergolèse. Rousseau était placé dans une tribune au plus haut de la salle, avec M. Fleurieux de la Tourette. Je montai avec empressement pour le voir. M. de Fleurieux dit à Rousseau que j'étais un amateur, bon lecteur, et que j'exécuterais bien sa musique. Moi, je lui dis que je voulais lui montrer quelque chose de ma composition, pour le soumettre à son jugement : sur quoi il me répondit qu'il



LE SERGENT BLANDAN  
Monument inauguré à Lyon le 22 Avril  
(LAMOTTE, sculpteur.)

n'était pas louangeur. Il me donna rendez-vous chez lui pour le lendemain à deux heures après-midi. Le lendemain, à mon arrivée, Rousseau me parut fatigué; je lui chantai l'ouverture de mon opéra *le Médecin d'amour*. Ma manière lui plut : il me dit avec feu « C'est cela, vous y êtes. » Alors il me fit chanter différents motets de sa composition, tandis qu'il m'accompagnait avec une épinette. Il m'en demanda ensuite mon sentiment. Je lui répondis qu'ils étaient charmants, *mais un peu petits*; il en tomba d'accord avec moi, ajoutant *qu'il les avait composés pour des religieuses de Dijon*. Il m'engagea à dîner avec lui : « Comment, dîner avec Jean-Jacques ! lui répondis-je, de tout mon cœur. » Il m'embrassa; le dîner fut gai; sa femme fut seule en tiers dans notre société. Nous trinquâmes, et nous en étions à la seconde bouteille, lorsque je lui dis que je craignais de m'enivrer : il me répondit en riant *qu'il n'en connaîtrait mieux, attendu que le vin poussait en dehors le caractère*. Après le dîner, il me communiqua son *Pygmalion*

et me proposa de le mettre en musique, dans le genre de la mélopée des Grecs. Nous allâmes, pour le lire, dans un petit bois, situé non loin de la ville, planté sur une colline qui descendait dans un vallon : là, nous nous assimes près d'un arbre, sur la hauteur. Rousseau me dit : « Cet endroit ressemble au mont Hélicon. » A peine eut-il terminé sa lecture, qu'un orage mêlé d'éclairs, de tonnerre et accompagné d'une pluie à verse, vint fondre sur nous. Nous allâmes nous mettre à l'abri sous un vieux chêne. Ce local lui plut infiniment. Le temps devenu serein, nous revînmes en ville et soupâmes ensemble; pendant le repas, il raconta à sa femme notre aventure.

« Chargé de sa scène lyrique, pénétré de son sujet, je composai de suite l'ouverture que je lui apportai le lendemain; il fut étonné de ma facilité. Il me demanda de lui laisser faire l'andante entre l'ouverture et le presto, de même que la ritournelle des coups de marteau, pour qu'il y eût quelque chose de lui dans cette musique.

« M. de la Verpillière, prévôt des marchands, et son épouse, femme très spirituelle, chez qui Rousseau allait souvent, voulurent donner à M. et M<sup>me</sup> de Trudaine, qui passaient à Lyon, le plaisir de voir, les premiers, exécuter *Pygmalion* sur un petit théâtre qu'ils avaient fait construire à l'hôtel de ville, où ils logeaient. M<sup>me</sup> de Fleurieux remplissait le rôle de Galathée, M. le Texier celui de Pygmalion. On compléta la soirée par le *Devin du village*, où M<sup>me</sup> de Fleurieux jouait Colette, M. le Texier Colin, et moi le Devin. Les deux pièces furent bien rendues, et *Pygmalion*, qu'on entendait pour la première fois, fit le plus grand effet. Après la représentation Rousseau vint m'embrasser dans le grand salon, où la société se trouvait, en me disant : « Mon ami, votre musique m'a arraché des larmes. »

Coignet nous raconte ensuite une petite déconvenue de Rousseau :

« Rousseau voulant faire entendre, au grand concert, un motet qu'il avait composé il y avait alors vingt ans, me chargea, à la première répétition, de conduire l'orchestre. Les musiciens en prirent de l'humeur contre lui, disant qu'il ne les croyait donc pas capables d'accompagner sa musique. Celle-ci, froide et sans effet, se ressentait du temps où elle avait été composée... Enfin, son motet eut le sort que j'avais prévu : il ne réussit point. Une nombreuse réunion était allée pour l'entendre. Rousseau s'en prit aux musiciens. Le chagrin qu'il éprouva de ce mauvais succès le décida à quitter Lyon... »

Coignet revient ensuite à *Pygmalion*, pour faire connaître son exécution particulière à Paris, puis sa représentation publique à Lyon :

« On représenta chez M<sup>me</sup> de Brienne, à Paris, la scène de *Pygmalion*. Rousseau était présent; il reçut des compliments sur les paroles et sur la musique.

Il parut une note dans le *Mercure de France*, dans laquelle on disait qu'un Anglais passant à Lyon y avait entendu la scène lyrique de *Pygmalion* dont les paroles et la musique étaient du même auteur.

Je laissai s'écouler deux mois, comptant que Rousseau relèverait cette erreur; ce fut inutilement. Alors j'écrivis à Lacombe, rédacteur du *Mercure*, que la musique de *Pygmalion* n'était pas de Rousseau, mais que j'en devais le succès aux conseils de ce grand homme, dont la présence m'inspirait. Je me décidai ensuite à la faire graver, en donnant à Rousseau ce qui lui appartenait. Il n'en fallut pas davantage pour le refroidir à mon égard. »

Pourquoi Rousseau garda-t-il le silence en cette circonstance? Rien dans sa vie n'autorise à penser qu'il ait voulu faire prendre le change à ce sujet et laisser croire qu'il était l'auteur de la musique de *Pygmalion*. Peut-être y avait-il de sa part un peu d'humeur et était-il jaloux du petit succès de Coignet, succès dont pourtant il était la cause, puisque c'est sur son désir personnel que celui-ci s'était fait son collaborateur. Quoi qu'il en soit, Coignet, comme il nous l'apprend, écrivit pour réclamer, et le *Mercure* inséra sa lettre, dont voici le texte :

A Lyon, le 26 novembre 1770.

Permettez-moi, Monsieur, de relever une petite erreur qui s'est glissée dans votre *Mercure* de ce mois, page 124, dans l'extrait que vous y donnez des feuilles 3 et 4 de l'*Observateur français à Londres*. Vous dites, d'après lui sans doute, pour prouver la possibilité de faire de bonne musique sur des paroles françaises, qu'un voyageur anglais a vu à Lyon une représentation du spectacle de *Pygmalion*, drame de M. J.-J. Rousseau, qui, dites-vous, en a fait la musique,

et les paroles, également sublimes; il serait bien flatteur pour moi, qui suis l'auteur de la musique, de pouvoir imaginer qu'elle approche de la sublimité des paroles; je n'en ai jamais attribué le succès qu'au genre neuf et distingué de ce spectacle, à la supériorité avec laquelle ce grand homme a traité ce sujet, et à celle des talents des deux acteurs de société qui ont bien voulu se charger de le représenter; mais ce n'est point un opéra; il l'a intitulé *scène lyrique*. Les paroles ne se chantent point; et la musique ne sert qu'à remplir les intervalles de repos nécessaires à la déclamation. M. Rousseau voulait donner, par ce spectacle, une idée de la mélodie des Grecs, de leur ancienne déclamation théâtrale; il désirait que la musique fût expressive, qu'elle peignît la situation et, pour ainsi dire, le genre d'affection que ressentait l'auteur. J'ai fait mon possible pour remplir ses vœux; il parut content de mes efforts; son suffrage m'a valu ceux du public. Je dois cependant à l'exacte vérité d'annoncer que dans les vingt-six ritournelles qui composent la musique de ce drame, il y en a deux que M. Rousseau a faites lui-même. Je n'aurais pas besoin de les indiquer à quiconque verra ou entendra cet ouvrage; mais comme tout le monde ne sera pas à portée d'en juger, par la difficulté de représenter ce spectacle, je déclare que l'andante de l'ouverture et que le premier morceau de l'interlocution qui caractérise le travail de Pygmalion appartiennent à M. Rousseau. Je suis trop flatté que le reste de la musique que j'ai faite puisse aller auprès des ouvrages de ce grand homme. Il faudrait lire celui-ci tout entier pour en connaître les beautés; il n'y a personne qui ne convienne qu'il n'est pas une des moindres productions de cette plume célèbre. Je n'entreprendrai pas de vous en faire un extrait; il serait à désirer que M. Rousseau se déterminât à le donner au public, qui le désire; vous seriez à même alors de parler de ce drame et de lui rendre la justice qui lui est due. Vous me devez celle d'insérer la présente dans le plus prochain *Mercure*. J'attends ce procédé de votre honnêteté et de votre complaisance.

Signé : COIGNET, négociant à Lyon.

Arthur Pougin.



## Le Salon de 1900

— Suite —

### ARCHITECTURE, SCULPTURE, DESSIN, AQUARELLE, PASTEL MINIATURE.

Parmi les œuvres d'architecture, peu nombreuses, il y a à signaler une *Reconstitution de l'église Saint-Paul au XVI<sup>e</sup> siècle*, de M. Cateland, très artistique; un *Projet d'église romane*, de M. Perrier, d'une excellente disposition; un *Projet de sanatorium pour les officiers convalescents des armées de terre et de mer*, de M. Tony Garnier, majestueux.

La Sculpture n'est guère plus encombrante à ce Salon que sa sœur l'Architecture: pour un peu, elle qui réclame tant de place, on croirait qu'elle veut se faire aussi petite que son aînée.

Une pièce de grande dimension et aussi, à notre avis, de grand mérite, trône au centre de la salle centrale du pavillon, domaine de l'ébauchoir; c'est l'œuvre puissante et gigantesque du distingué statuaire Pierre Aubert: *la Source et le Génie des ondes*.

La naïade au corps superbe, couchée dans des roseaux, qui figure la fontaine, d'un souple modelé, d'une pureté de ligne idéale, d'une plastique impeccable, la tête appuyée sur l'amphore symbolique, se retourne dans un mouvement d'une grâce singulière, en étendant son bras gauche vers le gracile génie, dressé au-dessus d'elle comme sur un perchoir, lui aussi dans une pose ingénieusement contournée parmi les volutes d'une écharpe flottante, appuyant à peine le bout de son pied sur la source: l'ensemble est saisissant d'effet.

L'envolée de cette brillante composition, issue d'une inspiration de l'antique, atteste toute la maîtrise de l'habile sculpteur, auquel nous reprocherons seulement d'avoir fait plus grand que nature.

Du même ciseau, un martial *Sergent Blandan*; *Buste de M. Ch. P...*, excellent.

Viennent ensuite deux panneaux de bas-relief se faisant face, de M. H. Grandmaison, *la Science et les Arts*, le premier d'une remarquable ampleur de conception, avec une austérité de la ligne digne des Grecs en un pareil sujet; et le second, un groupe gracieux de l'Architecture, de la Sculpture et de la Peinture, séduisant d'harmonie dans la délicatesse de la forme qu'aimaient les anciens.

De la main de M. Fix-Masseau, quatre envois, dont nous retenons surtout *le Penseur*, masque de bronze magistral d'une profonde expression, *le Secret* et *la Femme à la collerette*, spécialement intéressants.

Parmi les morceaux intéressants, M. Léon Beauvisage a un excellent buste du sympathique docteur Beauvisage, son père; M. Bourgeot, des bustes d'un rare fini et d'une ressemblance parfaite de MM. Coste-Labaume et Ballet-Gallifet, avec une *Vierge mère* et un *Saint Joseph*; M. E. Desprez, un *Faux départ*, étude très poussée de chevaux, d'une observation pleine de justesse; M. Gairal, un fin médaillon joliment modelé; M. Seguin, une *Allégorie de l'hiver* d'une impression réussie; M. H. Rodet, deux médaillons, *Portrait de mon père*, *Portrait de la baronne de H.*, d'une touche des plus heureuses, montrent la grande habileté de la main; M. J. Mathelin, le bon et regretté statuaire, *Buste de Jeanne d'Arc* et *Buste de Munatius Plancus, fondateur de Lyon*, sa dernière œuvre; M. Claitte, un buste d'Arthur de Gravillon.

Passons à la section des pastels et aquarelles, dont la description mériterait d'être plus longue que nous ne nous pourrions, hélas! la faire.

Un des pastels les plus méritants de la collection est assurément celui de M. N. Sicard, le délicat *Portrait de M<sup>me</sup> X.*, dont le joli visage, dans une tonalité d'une fraîcheur charmante, revêt une expression particulièrement spirituelle.

Arrêtons-nous ensuite devant : une aimable étude de M<sup>lle</sup> Mary Bony; deux bons portraits de M. Lioud; *les Rochers de Granville à la mer basse*, vaste composition de M. A. Barbier, d'une souplesse et d'une adresse étonnantes; deux paysages de Savoie, aquarelles délicieuses, aux teintes joliment lavées, de M. d'Hennezel; *Au pays des Etangs*, d'une physionomie attendrie, très intéressants, de M. C. Joubert; avec ses *Têtes de chevaux* et son *Chien d'aveugle*, M. Seignol complète à souhait son envoi au Salon par une troisième forme de sa production.

M. P. Huas mérite le plus absolu éloge pour son expressif triptyque de *Carmen*.

Le *Portrait de jeune garçon*, de M. Tollet, a beaucoup de grâce; *les Anémones* de M. Biva crient d'un éclat adouci par leur fraîcheur; *les Marguerites et Coquelicots*, de M. G. Perrin, ont la transparence la plus fragile, unie à la plus réelle joliesse. Les *Lilas*, de M. Tiliard, sont magiques dans la magnificence obsédante de leur printanier amoncellement, et ses *Roses de Noël*, d'une pâleur mourante de lavis très aristocratique.

*Tempête*, de M. A. Gœpp, fait "emballer" la mer dans une physionomie furieuse, symphonie en vert, tandis que son *Maréage le soir* se ploie mystérieusement dans des voiles sombres crevés par les feux du couchant.

Une double et gentille fantaisie de M<sup>me</sup> Loire que ses *Poissons rouges* et son *Heure de goûter* d'un dessin affiné.

La *Fille d'Italie*, de M. Munet, d'un profil admirable; la belle *Vue de Voreppe*, de M. Perrot; la *Tour de Coutances à Aigues-Mortes*, de M. de Salinelles, de tant de rendu, dénotent chez leurs auteurs la main sûre d'elle-même d'un talent exercé.

La pimpante aquarelle de M<sup>le</sup> Nøj, une gracieuse fillette (*Etude*), se présente avec un charme que n'égale que celui de sa splendide *Carmen*.

Citons encore :

De M. Gillot, un *Coin de la poissonnerie à Nice*, luisante gouache, traitée avec un brio impressionniste; de M<sup>me</sup> A. Tirard, un panneau décoratif de roses excellentement peint; des *Tulipes et des Roses*, de M<sup>me</sup> Bret-Charbonnier, de sa distinction habituelle; de M. Marin Roy, une brillante aquarelle, *Légion de la Garde Républicaine*; de M<sup>le</sup> Girardet, un coquet pastel, *Portrait de M<sup>lle</sup> M. D.*, rempli d'une grâce mièvre et tendre et composé heureusement.

M<sup>lle</sup> Ettinghausen se fait honneur de deux envois également attachants : *Rêverie*, une jeune fille à cheveux noirs, d'une énigmatique expression, non sans caractère ni sans style, et une *Etude* d'un accent plus mystérieux encore dans sa puissance.

Nos compliments à l'originale et mélancolique pastelliste.

Nous notons un adroit jeu de lumière dans l'*Etude* de M<sup>lle</sup> Nantard, ainsi que de nombreuses qualités qui promettent pour l'avenir; une rare finesse, un vrai succès du pastel dans l'*Etude* de M<sup>lle</sup> C. Dumarest; une victoire de l'aquarelle dans les *Roses et cythises*, de tant de gracieux relief, de M<sup>lle</sup> Marguerite Brun; une impression

d'un grand bonheur dans l'attrayant *Portrait de femme*, personne vue de dos dans une élégante robe bleue, dans une délicatesse de tons délicate; de merveilleux effets de couleur de *Glycines et Pavots*, ces derniers dardant les flammes arrondies de leurs pétales empourprés.

Un *Bouquet d'automne*, de M. Euler, rouge des fruits de l'aubépine et de l'épine-vinette ou berbérís, piqué de bleu sombre par les pommes des acides prunelles, embellissant cette salle du seul tableau à l'huile, croyons-nous, qu'elle contient, frappe par la vivacité scintillante du ton de ces baies de l'automne et la solidité vivante, comme craquante, des tiges de bois qui les portent.

Nos félicitations à notre habile peintre de fleurs pour cette interprétation si parfaite de la parure champêtre de l'arrière-saison.

De M<sup>me</sup> Charderon, *Roses et Coquelicots*, deux morceaux de peinture excellents; de M<sup>lle</sup> Dauvergne, un *Portrait de M<sup>me</sup> C.*, très beau pastel.

Le fusain est encore représenté très honorablement par MM. H. Fonville et Braisaz; mais depuis la mort du regretté maître Adolphe Appian, on ne saurait contester qu'il batte un peu de l'aile.

L'eau-forte reste vivante, mais unique au Salon, du moins par l'intérêt, dans *Notre-Dame de Paris*, de M. Pinet.

Mentionnons, maintenant, dans un genre bien différent, six merveilleuses petites scènes de M<sup>me</sup> Jonnart-Aynard, où cette artiste fait paraître une richesse de couleur, une vivacité et une souplesse d'imagination tout à fait remarquables; et, tout près comme forme d'exécution, les miniatures proprement dites de M. Sterrer, d'une froideur seulement artistique, d'une inimitable grâce de tonalité.

Il semble que ces productions aimées de nos pères redeviennent tout à fait à la mode.

Citons encore, parmi ces spécimens de cet art délicat et précieux, le panneau de M<sup>me</sup> Bouillin-Saint-Armand; deux *Portraits*, de M<sup>me</sup> Derne; un *Portrait du colonel Marchand*, de M<sup>lle</sup> Lespinasse; *l'Assaut*, reproduction de Bouguereau, de M<sup>me</sup> Tauty-Rouchon; *A la Fontaine*, de M<sup>me</sup> Marthoud Louis; et surtout les six peintures sur porcelaine de M<sup>me</sup> Marie Laforge, rivalisant avec les tableaux les meilleurs et les plus achevés.

### Vabregeuse.

Nous commencerons, dans le numéro prochain, une étude détaillée de la sculpture, due à notre collaborateur M. Payet.



## LETTRE PARISIENNE

La mort de Falguière. — Les théâtres dorment ou attendent... — Les Arènes de Lutèce. — Les sections de musique et de l'art théâtral à l'Exposition.

Si le sculpteur Falguière, que l'Institut tout entier, un représentant du Président de la République, trois ministres, et tout le monde artiste ont accompagné cette semaine à sa dernière demeure n'était pas le premier de nos sculpteurs contemporains, il en aura été du moins le plus grand après Dalou et Rodin, et sans conteste le plus populaire. Dans quelle chambre d'étudiant, dans quel intérieur un peu soucieux d'une apparence d'art n'a-t-on pas vu la *Diane* de Falguière.

Cette statue, reproduite à l'infini, tant par des Barbédienne que par les petits mouleurs italiens, aurait suffi toute seule à le rendre illustre. C'avait été au reste un grand émoi parmi la gent des sculpteurs quand il dépouilla de tout vêtement la déesse qui entre toutes fut chaste, et qu'il la montra, non au repos et sous les apparences, obligatoires jusqu'à lui, d'une dignité impassible et froide, mais dans l'attitude du mouvement. Par là elle était singulièrement moderne et exquise, cette chasseresse. Le succès dans le public fut prodigieux dès le premier jour. Il ne semble pas avoir diminué — bien au contraire.

Falguière est né le 7 septembre 1831, à Toulouse. Sa vie de travail et d'art fut un sûr et continuel acheminement vers la gloire. Elève de Jouffroy, qu'il devait remplacer, en 1882, à l'Académie des Beaux-Arts, il débuta au Salon de 1857 par un *Thésée enfant*, et deux ans après il obtenait le prix de Rome.

Dès lors, ce fut chaque année l'obtention d'une récompense nouvelle, médaille ou décoration. Il est mort commandeur de la Légion d'honneur.

Parmi ses œuvres principales, il faut citer la statue de Gambetta, celle de la *Danse* — qui fit si grand bruit en 1896 — une *Ophélie*, un *Lamartine* inauguré solennellement à Mâcon en 1878, un *Saint Vincent de Paul* dont le marbre, au Panthéon, soutient la comparaison, sans faiblir, avec les inspirations si hautes d'un Puvis; la *Femme au paon*, d'une beauté plastique supérieure peut-être à sa *Diane* elle-même; un *La Rochejaquelein*, d'une élégance si impertinente et si fine; un *Lavigerie* marchant, mitre en tête, croix en main, à la conquête de l'Afrique, et si imposant, sous l'ampleur de sa chape, si austèrement beau dans l'allure..., et bien d'autres. Mais la liste est trop longue.

Dans toutes ses œuvres, à des degrés divers, se retrouvent le sens de la vie, la puissance de la composition, la noblesse du mouvement, la grâce du geste et de l'attitude, l'énergie et la science d'exécution qui caractérisaient le talent de Falguière.

Le sentiment, dans l'œuvre entier de Falguière, est un élément d'inspiration plutôt rare. C'est le frémissement de la vie qu'il recherche et son art se caractérise par des combinaisons de couleurs et non de lignes. Il exprime avec une habileté triomphante le frisson voluptueux de la chair, il rend avec justesse les caresses que la lumière, en effleurant le modelé, fait courir aux moindres accents de la forme.

Les dernières années son art s'affadissait avec des répliques continuelles. L'artiste souffrait au reste d'une maladie qui l'avait fort affaibli. Il était devenu triste. Par instants, il soupçonnait la gravité de son état. C'est ainsi qu'il disait, peu de temps avant sa mort, au collaborateur qu'il avait chargé de mouler le buste de Rodin : « Il faudra bientôt mouler le mien ».

Les funérailles ont dit par l'affluence qui s'y pressait quel homme affable, bienveillant était aussi cet incomparable artiste.

Les théâtres ne nous donnent plus de nouveautés. Ils reprennent leurs plus fructueuses âneries. Ce doit être que les directeurs attendent, pour se mettre en frais, la venue des étrangers. Ils s'imaginent peut-être bien faire de fabuleuses recettes d'ici un mois. Pourtant ils devraient bien se souvenir que les recettes des théâtres pendant l'année 1889 n'ont pas été suprenantes.

L'étranger ne sort pas de l'Exposition. Il vient uniquement pour l'Exposition. Il n'a pas de temps à perdre. Il ne quitte pas le Champ-de-Mars. Il trouve en ce lieu clos la foire des distractions souhaitées : théâtres, cafés-concerts, bière, aventures. Il est venu pour s'amuser avec bruit, rapidement et dans le plus d'endroits possibles. A ce point de vue, l'Exposition lui donne pleine satisfaction.

Même « les Arènes de Lutèce », si d'aventure on les mettait en état, comme on en a le projet, d'y recevoir acteurs et spectateurs, n'attireraient point hors de l'Exposition.

Mais vous ne savez peut-être pas ce que c'est que les « Arènes de Lutèce » ? Cela au reste n'aurait rien que de très naturel. Car je suis bien certain que pas dix Parisiens sur mille n'ont vu ces arènes, ces vestiges d'une époque où les Romains régnaient sur les bords de la Seine. Ces arènes, qui se trouvent vers la rue Monge ne sont presque jamais visitées et pourtant elles sont fort pittoresques. Sans doute elles ne peuvent pas être comparées ni au point de vue architectural ni au point de vue de la grandeur, aux théâtres antiques qui ont été reconstitués dans le midi de la France, mais enfin elles ne sont pas sans caractère.

Or on voudrait rendre cette année un peu de leur animation d'autrefois à ces arènes. « Paris, disent les partisans du projet, manque d'installations assez vastes pour servir de cadre à des représentations vraiment populaires comme on en donne le 14 juillet. Et puis les théâtres couverts, éclairés artificiellement, donnent à ces fêtes un caractère en quelque sorte privé qui les sépare de la joie nationale. Mais imaginez les arènes de Lutèce emplies par une foule bruisante et bigarrée, imaginez que sur cet immense vaisseau tout frémissant de vie joyeuse, tombe l'éblouissante lumière d'un soleil d'été, imaginez aussi dans ce décor héroïque des spectacles assez décoratifs pour n'y point paraître mesquins et demandez-vous si cette idée de faire des arènes de Lutèce un théâtre antique à la manière de celui d'Orange n'est pas une idée excellente et dont les Parisiens doivent souhaiter la réalisation? »

**Madame Lucy DELMAI**  
en représentation à l'ELDORADO  
Rôle de VÉNUS dans *Ohé ! Vénus !*

Sans doute, sans aucun doute... Mais c'est trop de chose à la fois. L'Exposition est plus que suffisante pour satisfaire actuellement le besoin de nouveauté des Parisiens. L'année prochaine, au contraire, qu'auront-ils ? Réservez-leur les Arènes de Lutèce.

A propos de l'Exposition, je suis allé voir, hier, où en étaient les sections 17 et 18, celle de la Musique et celle de l'Art théâtral... Elles sont à l'état de chantiers presque et pourtant une pancarte en prévient les exposants que par décision du commissaire général, aucun travail n'y sera plus permis passé le 28 » Il faudra qu'on se grouille comme disent les ouvriers.

La section de l'Art théâtral, offre des squelettes de scènes et aussi des rangées de petites ouvertures pratiquées dans des boiseries qui semblent autant de théâtres de Guignol. Certainement il ne pourra surgir que des choses très intéressantes par ces petites ouvertures... Mais soyez tranquilles, je vous tiendrai au courant.

**Charles Dulot.**

# Les Excursions du Dimanche

## SAINTE-CATHERINE-SUR-RIVERIE

Voici que le dieu Phoëbus daigne enfin sourire et veut bien nous réchauffer de ses tièdes rayons, la campagne revêt sa parure de gala, dans les jardins, dans les champs, les arbres sont couronnés de fleurs, et de toutes parts montent de la terre les exquises émanations du printemps : c'est le moment des longues courses à travers les sentiers où blanchit l'aubépine ; aussi croyons-nous utile de guider nos lecteurs vers les sites merveilleux dont notre région est si riche, et de leur indiquer quelques excursions dans la banlieue lyonnaise.

Nous empruntons au *Guide du Sud-Est de la France*, de notre confrère Gil Bert, les descriptions pittoresques des pays visités et nous commencerons aujourd'hui par Sainte-Catherine-sur-Riverie.

Départ de Lyon par l'*Ouest Lyonnais* à 6 h. 25, 8 h. 25 matin et 4 h. 25 du soir, correspondances à Mornant pour Sainte-Catherine ; retour de Sainte-Catherine à 5 h. du soir le dimanche et 5 h. du matin le lundi. Trajet, 38 kilom., durée, 3 h. (1).

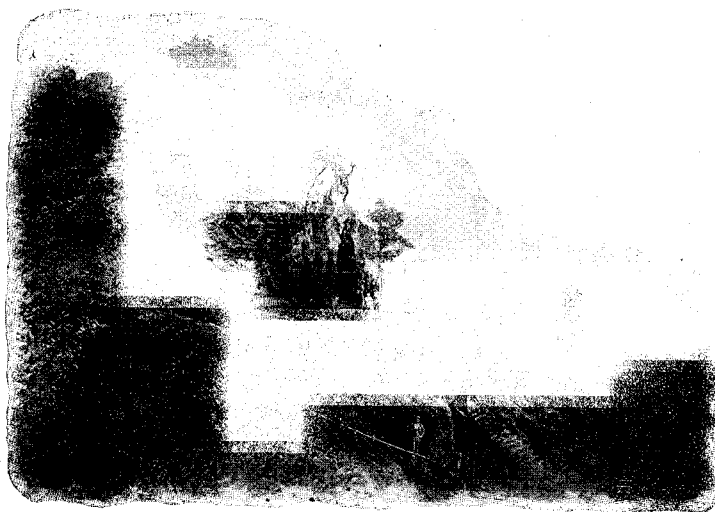
Un service de correspondance attend les voyageurs à la gare de Mornant. Il y a 14 kilomètres à parcourir en voiture, dont une grande partie en montée. Les touristes qui désirent s'y rendre à pied pourront gagner 1 kilomètre en prenant la coursière, c'est-à-dire l'ancienne route qui se trouve à environ 1 kil. 1/2 de Mornant et qui aboutit directement à Saint-Sorlin. Au départ de Mornant on voit surgir de l'épais feuillage les restes de l'aqueduc du Pilat à Fourvière, qui traversait en cet endroit le ruisseau du Mornantet ; plusieurs piliers sont encore debout et servent de décor à un joli coin de paysage, en outre, couchés en travers de la rivière, ils lui ont formé un barrage artificiel. Voilà *Saint-Sorlin*, village de très ancienne date ; par ci, par là, on rencontre des essaims de fillettes en promenade, pauvres petites orphelines qui ont trouvé un refuge au nombre de 250 dans les bâtiments d'un couvent de la Providence.

La route monte toujours ; les genêts lui font un cadre d'or, les premiers se rangent sur son passage. Chaque détour nous met en présence d'une de ces magnifiques toiles de fond, coulées de feuillage où roulent les vagues noires des sapins et celles des châtaigniers et des hêtres. On entre à *Riverie*, vieux bourg féodal, intéressant à tant de titres. Ici, on ne peut être mieux guidé pour cette visite que par le livre de M. Vachez, le savant archéologue, qui a décrit Sainte-Catherine, ses environs et surtout Riverie avec tout le soin et tout l'amour que l'on a pour son pays natal. L'ancien *château* de Riverie, autour duquel le bourg est groupé, a son histoire dans les annales du Lyonnais et du Viennois ; en 1590, le baron Camus de Riverie ayant pris parti pour Henri IV, les ligueurs lyonnais assiégèrent la place, canonnèrent les remparts et obligèrent les défenseurs à fuir pendant la nuit ; puis ils démolirent château et fortifications.

Cependant, il reste encore une partie assez considérable de l'ancienne muraille crénelée et une tour d'angle ; le château reconstruit a été utilisé pour la mairie et les écoles, et la date de sa reconstruction, qui suivit de fort près sa démolition par les Lyonnais, est marquée par un magnifique tilleul Sully, de 5 mètres de tour, qui ombrage la terrasse de l'école.

Les armoiries de Grimod de Bénéon sont gravées au-dessus du portail de l'église ; d'autres écussons plus ou moins maltraités, des débris de sculptures sont enchâssés dans toutes les maisons du village dont les rues étroites, fraîches d'ombre, rappellent celles des villes du Midi. On sort de ces rues pour aboutir au boulevard qui entoure le bourg et d'où le panorama est incomparable. A nos pieds, c'est *Saint-Didier* dont l'église, quoique récente, paraît fort ancienne, grâce au granit bleu de ses hautes tours : plus loin *Saint-Joseph*, *Châteauneuf*, *Saint-Martin-la-Plaine*, *Longes*, *Trèves*, *Tartaras*, sentinelle avancée du département de la Loire, et dont un hameau, celui de *Métrieux*, est célèbre par la victoire de François de Châtillon, fils de Coligny, sur Mandelot, gouverneur de Lyon, en 1587.

On n'a plus, en partant de Riverie, que 1,300 mètres à franchir pour arriver à *Sainte-Catherine* où l'on parvient, un quart d'heure plus tard, après s'être arrêté à moitié chemin, devant un oratoire de rochers qui imite la *grotte de Notre-Dame de Lourdes* et qui fut

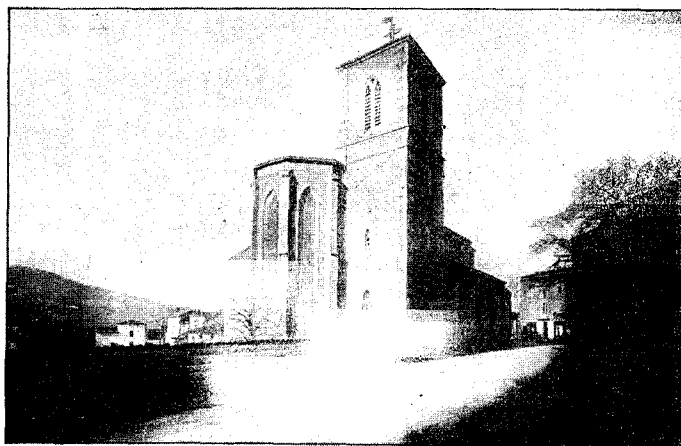


Route de Sainte-Catherine — La grotte dite « de la Vierge »

dédié à la Vierge, le 21 novembre 1886. *Sainte-Catherine*, à 700 mètres d'altitude, est exactement sur la ligne de partage du Rhône et de la Loire ; les eaux de la fontaine qui coule sur la place du village vont se perdre, les unes dans la Méditerranée, les autres dans l'Océan. D'un côté, c'est la vallée de Bosançon ; de l'autre, celle de la Coise. L'église a été récemment reconstruite pour remplacer l'ancienne chapelle de Sainte-Catherine-du-Pertuis, qui donne son nom au village ; elle est à trois nefs et du style ogival. Le village, depuis quelques années, est devenu une station estivale très fréquentée des Lyonnais et des Stéphanois, car il se trouve à égale distance de Lyon et de Saint-Etienne. Sa position, dans un col très passager, à l'abri des vents froids, dans un paysage alpestre, dominant la vallée profonde du Bosançon, au pied du Châtelard et à proximité de la Coise, rivière poissonneuse et abondante en écrevisses, permet aux touristes d'y séjourner dès le début de l'année et d'y être retenu par les excursions charmantes qui le sollicitent aux environs.

A une demi-heure, c'est le plateau du Châtelard, altitude 804 mètres, avec les restes de l'ancien oppidum celtique, murailles derrière lesquelles se réfugiaient les Gaulois menacés par les envahisseurs du bassin du Rhône ou de celui de la Loire ; une croix de 10 mètres de hauteur s'élevait au sommet de cette montagne. Plus près encore, *Châteauneuf* et ses ruines d'une forteresse dont on ignore l'histoire ; 100 mètres plus loin, la porte seule conservée de l'ancienne maison forte de *Lay* ; enfin, en descendant du Grand Châtelard, les restes du *château de Senevas*, qui fut démoli sous la Révolution. Du sommet du Châtelard, le spectacle est unique ; la vue se perd sur un espace immense. D'un côté, le Pilat dresse sa plus haute tête, le Crêt de la Perdrix, et pousse ses chaînes à la rencontre des Alpes que l'on voit borner l'horizon sur 200 kilomètres de longueur. A nos pieds, les villages par douzaines, toute cette longue pleine vallonnée qui va de Lyon à Saint-Etienne et qui fut le champ de bataille de toutes les guerres de religion. Cette fumée c'est Givors, celle-là Rive-de-Gier, celle-ci Lyon ; dans ce coin, Vienne, etc... Tout le département de l'Isère s'étale dans le fond ; derrière nous, une partie du Forez.

Le touriste qui ne voudra pas se fatiguer pourra avoir la même



L'Église de Ste-Catherine-sur-Riverie

(1) L'Hôtel Beaujolin, à Ste-Catherine, est un établissement de 1<sup>er</sup> ordre, voir l'annonce.

vue en suivant la route de Saint-Martin-la-Plaine, tracée au milieu des bois de pins, sur une longueur de 6 kilomètres, avec éclaircies sur la vallée. La route de Saint-Martin-en-Haut lui offrira aussi une agréable promenade ; elle traverse, à 3 kilomètres de Sainte-Catherine, au lieu dit « passerelle de Cluchet », une gorge dans un site charmant où les rochers et les bois font un décor rappelant ceux de la Suisse.

Citons encore toute une série d'excursions :

Le village de l'*Aubépin*, à 5 kilomètres, qui fut fortifié au moyen âge et où il reste quelques débris des murailles anciennes ; en se rendant à l'*Aubépin*, on apercevra, à gauche, les tours de la *maison*

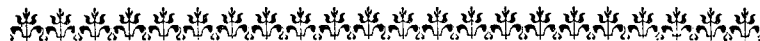
*forte de la Faverge*, aujourd'hui simple ferme. Plus loin, à l'ouest, la montagne du *Pizze*, altitude 908 mètres, où se cache, au milieu des bois et des rochers, une modeste chapelle, bâtie sur les ruines d'un *château* qui dut être incendié vers le commencement du *xiv<sup>e</sup>* siècle : c'est un lieu de pèlerinage à l'occasion de la fête patronale qui a lieu le 29 juin. Un peu plus loin, le *château de La Fay*, entouré de bois de sapins et de mélèzes séculaires remarquables ; le village de *Larajasse* et son *château* flanqué de quatre tours ; les ruines de la *forteresse de Vaudragon*, du *xiv<sup>e</sup>* siècle, ses tours en ruines



Riverie

dont le lierre dissimule les plaies béantes. Enfin le *château de la Thénauvière*, construction du *xvii<sup>e</sup>* siècle assez bien conservée ; tout cela passera sous les yeux du touriste parcourant les 12 kilomètres qui séparent Sainte-Catherine de *Saint-Symphorien-sur-Coise*. Cette dernière ville, à laquelle on accède par une route très pittoresque recommandée, est située sur une éminence que domine le clocher de l'église bâtie sur l'emplacement de l'ancien château.

Bassin de **SOURCE DES CÉVENNES**  
VALS DIGESTIVE, LAXATIVE, DIURÉTIQUE



## Chronique Théâtrale

### THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Les « Maris de Léontine »

Le vaudeville de M. Alfred Capus, représenté en ce moment, s'écarte des folles traditions du genre : ce n'est plus la pièce à quiproquos échevelés, mais plutôt une aimable comédie, ingénieusement déduite, finement dialoguée et dont la gaieté n'exclut pas de réelles qualités d'observation.

Léontine a trompé son mari Adolphe Dubois, bon garçon qui a consenti, pour sauver les apparences, à laisser prononcer le divorce « aux torts et griefs de l'époux », représenté dans le jugement comme un brutal et un mauvais sujet. La vérité, c'est qu'Adolphe vient discrètement en aide à sa femme lancée dans la haute galanterie. Léontine, lâchée par son amant, demande même à Adolphe une hospitalité de quelques jours, et très complaisamment son ancien mari lui cède sa maison et, pour oublier l'infidèle, accompagne en voyage son ami le député Plantin.

Au second acte, Léontine a épousé un riche propriétaire, le baron de la

Jambière, qui vit avec elle dans ses terres près de Châtellerault, non loin de sa cousine Hortense, une veuve charmante, qu'un inconnu a bravement sauvée d'un grave péril, et de sa tante, l'altière marquise de Versac, qui considère comme non avenu un mariage contracté avec une femme divorcée.

Le hasard fournit à la marquise des preuves de l'inconstance de Léontine qui trompe le baron avec son meilleur ami Anatole Grimard. Le baron, incrédule d'abord, surprend sa femme en flagrant délit, et qu'est-ce qui est appelé à dresser le procès-verbal ? Adolphe lui-même, Adolphe qui vient de s'établir à Châtellerault, nommé commissaire de police par le crédit de son ami Plantin.

Dans une scène fort spirituelle, Adolphe engage le baron à la clémence : moitié par amour, moitié par crainte du scandale, le baron suivra son conseil et pardonnera à Léontine.

Le troisième acte nous montre une Léontine repentie et fidèle qui marie ses fermiers et qui, pour effacer tout souvenir de son passé, unit en justes noces sa cousine Hortense à son premier mari, devenu le meilleur ami du baron, Adolphe en qui Hortense a retrouvé son sauveur inconnu.

La comédie de M. Alfred Capus, qui obtient en ce moment un très vif succès au théâtre des Nouveautés, est enlevée avec beaucoup de rondeur par la troupe des Célestins.

M. Coradin se montre étourdissant de verve et de fantaisie dans le personnage d'Adolphe, et M. Perret joue le rôle du baron avec sa bonne humeur ordinaire.

M<sup>lle</sup> Darthenay est une Léontine fort avenante et M<sup>me</sup> Billon trace une très amusante silhouette de douairière provinciale : MM. Arnaud et Cousin contribuent à un excellent ensemble et ont eu leur part des applaudissements qui ont accueilli la jolie comédie de M. Capus.



## Concerts et Spectacles

**Casino.** — Le Concours hippique attire au Casino une foule aussi élégante que nombreuse. Le spectacle d'ailleurs en vaut la peine : Le dresseur de chats Tchow, les sauteurs marocains, M. Haroche, les Otanays et les Wil-Mora se partagent les applaudissements du public.

**Scala.** — Paula Brebion, les sisters Minty, Rofix, l'athlète équilibriste merveilleux, une troupe de premier ordre, en un mot. C'est ce qui justifie le succès des spectacles que nous offre la Scala, toujours fréquentée par la foule des habitués.

**Eldorado.** — *Ohé ! Vénus !* n'en est pas à la fin de son succès et déjà M. Léon, qui ne s'endort jamais sur ses lauriers, nous annonce pour la première quinzaine de mai la première représentation des *Petites Brebis*, la ravissante opérette de Varney.

En attendant, le 5 mai, représentation de Severus Scheffer, le plus fort jongleur du monde, dont le succès fut déjà si grand l'an dernier.



## Chronique Sportive

**Concours hippique de Lyon.** — Le temps splendide qui avait favorisé la première journée du Concours s'est maintenu, ajoutant ainsi un attrait mondain des plus sélects à l'intérêt sportif que présente la réunion, merveilleusement réussie ainsi de tous points.

Jamais il ne nous avait été donné d'avoir à constater un ensemble de chevaux de classe d'une valeur aussi grande et témoignant, de façon plus positive les progrès que fait dans notre région l'élevage. Les écoles de dressage surtout nous ont présenté des types de chevaux absolument parfaits et MM. Chevallier, Collin, Baccard, etc., ont si bien compris toute l'importance des prix et primes attribués par la Société du Concours hippique qu'ils n'ont voulu nous amener que le dessus du panier parmi leurs élèves.

Cette constatation, si flatteuse pour la Société, faisait l'objet des conversations au déjeuner intime que le Comité offrait dimanche ; comme d'usage, de nombreux invités, au nombre desquels nous avons rencontré tous nos confrères de la presse lyonnaise.

M. Albert Joannard, présidait. A ses côtés nous avons remarqué MM. L. de Vaugelas, président d'honneur, de Chavannes, Buffaud, vice-présidents ; commandant Rivoire et P. Sauzet, secrétaires ; Costa de Beauregard, Francisque Bonnet, Paul Chabaud, Cochet, A. Duinge, commissaires.

MM. le commandant de Sérévillie, commissaire militaire ; de Chavigné, directeur des haras d'Annecy ; le commandant Bournazel, directeur du dépôt de remonte de Mâcon ; le lieutenant de Gourdan, représentant M. le général de Beauchêne, commandant la 6<sup>e</sup> division de cavalerie ; les commandants de Clerval et Minjaud, etc.

Nous tenons, à cette occasion, à remercier notre confrère E. Berlot, le

sympathique secrétaire du concours, de ses attentions pour le représentant du *Lyon Artistique*, nouveau-venu à ces agapes sportives.

Dans notre prochain numéro, en donnant la liste des principaux lauréats, nous reviendrons sur le côté mondain de la réunion et parlerons, avec quelques détails, des ravissantes toilettes admirées au passage et qui, pour une grande part, sortaient des Grands Magasins des Cordeliers.

**L'Exposition canine de Lyon.** — C'est sous les meilleurs auspices que l'exposition canine internationale, installée sur le cours du Midi, a ouvert ses portes au public lyonnais. Jamais il ne nous avait été donné d'assister en province à une exposition aussi complète et présentant un ensemble aussi beau de produits de sélection.

Toutes les grandes races de chiens figurent dans cette exposition avec un choix de sujets absolument remarquable. Près de cinq cents chiens sont exposés, et certaines classes sont mieux représentées encore qu'elles ne l'étaient l'an dernier à l'exposition centrale de Paris.

C'est un succès sans précédent pour la Société canine du Sud-Est, qui semble avoir pris pour devise : De mieux en mieux.

Pendant toute la matinée et l'après-midi, des groupes compacts de visiteurs et de visiteuses, en élégantes toilettes, se sont succédé devant les boxes admirablement aménagées où sont enfermés les chiens exposés.

Parmi les sportsmen et les autres visiteurs, citons ensuite : MM. Luigi Beretta, de Milan ; Enrico Pezzoli, Muller-Haeberli, docteur Dor, docteur Viard, de Saint-Etienne ; notre confrère J.-B. Samat, du *Petit Marseillais* ; J. de Coninck, docteur Arbel, Paul Arène, docteur Janez, Philipp, Peyrac, Varenne, Steiner-Pons, trésorier de la Société du Sud-Est.

Parmi les chiens les plus admirés, signalons maintenant le groupe complet des chiens d'arrêt français, qui est absolument remarquable. Dans le lot, un magnifique saint-germain à M. Bathiat-Lacoste.

Puis les dix-sept braques italiens dont nous avons déjà parlé, et qui sont remarquables à tous les points de vue, soit comme condition, soit comme tenue, soit comme ensemble.

L'attrait de cette expositions consiste surtout dans les concours de ratiers qui attirent, les jours où ils ont lieu, une foule élégante de sportsmen et de mondaines.



## Echos et Nouvelles

Voici le programme du deuxième concert classique, qui a eu lieu, mercredi dernier, dans le Hall des *Grands Magasins des Cordeliers* :

1. Ouverture du *Freyschütz* (WEBER). — 2. Feuilles d'Automne (GERVASIO). — 3. Polonaise nationale (SCHARWENKA). — 4. Eriane (FARGUES). — 5. *Zampa*, fantaisie (HÉROLD). — 6. *Hérodiade*, prélude pour violon solo (MASSENET). — 7. La Mascarade, ballet (LACÔME) : Cortège (marche) ; Arlequin et Colombine (divertissement) ; Polichinel (menuet) ; Les Mandolinistes (sérénade), Finale, Alla Polacca. — 8. Marche afghane (CAYROU).

Le succès en a été grand et parfaitement justifié.

Nous apprenons que le célèbre orchestre de la Philharmonique de Berlin, dirigé par Hans Richter, chef d'orchestre de Bayreuth et de l'Opéra de Berlin donnera, le 4 mai, un grand concert au Casino. Au programme figurent la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, l'ouverture du *Carnaval romain* de Berlioz et quatre pièces de Wagner : le vendredi-saint de *Parsifal*, la mort de Siegfried, la mort d'*Yseult* et l'ouverture de *Tannhäuser*. Ce magnifique concert sera un véritable événement artistique. La location est ouverte chez M. Dulieux, éditeur de musique, rue de l'Hôtel-de-Ville.

Voici l'itinéraire de la grande tournée de concerts que M. Hans Richter vient d'entreprendre à la tête de l'Orchestre philharmonique de Berlin : Posen, 19 avril ; Breslau, 20 et 21 ; Katowitz, 22 ; Cracovie, 23 ; Brünn, 24 ; Prague, 25 ; Linz, 26 ; Graz, 27 ; Laybach, 28 ; Trieste, 29 ; Venise, 30 ; Bologne, 1<sup>er</sup> mai ; Milan, 2 ; Turin, 3 ; Lyon, 4 ; Genève, 5 et 6 ; Berne, 7 ; Zurich, 9 ; Bâle, 10 ; Fribourg, 11 ; Strasbourg, 12 ; Wiesbaden, 13 ; et Hanovre, 14. Soit 25 concerts en 26 jours. Au bout du voyage, les artistes de l'Orchestre philharmonique n'auront pas eu le loisir de se familiariser considérablement avec les mœurs des pays qu'il auront traversés : Pologne, Bohême, Autriche, Italie, France, Suisse et Alsace.

L'ancien directeur de l'Opéra de Vienne, M. W. Jahn, a succombé hier. Il était né en 1835.

Jahn était un musicien de race, dans le genre de Richter. Encore élève, il jouait de la plupart des instruments et se signalait

aussi par une mémoire extraordinaire. Il débuta à l'âge de dix-sept ans dans un misérable théâtre de Hongrie où il était, selon les besoins, premier rôle de drame et de comédie, chanteur, musicien d'orchestre ! Bientôt heureusement il eut une situation plus relevée, et son mérite reconnu le fit appeler à Vienne en 1880, comme directeur artistique de l'Opéra impérial. Il ne quitta ce poste en 1897 que terrassé par la maladie. Ces dix-sept années furent pour l'Opéra de Vienne une période des plus brillantes. De Wagner, dont la tétalogie avait déjà été introduite par Janner, son prédécesseur, Jahn donna *Tristan et Yseult*. Il ouvrit la scène de l'Opéra aux compositeurs français, Massenet surtout. Les représentations modèles de *Manon* avec M<sup>me</sup> Renard ont été remarquables. Il fit connaître les jeunes Italiens Mascagni, Léoncavallo, avec *Cavalleria rusticana*, *l'Ami Fritz*, les *Rantzau*, *Pagliacci*.

W. Jahn était un directeur qui s'occupait de tous les détails. Il donnait aussi des leçons de diction à ses artistes et débattait avec eux la création de chaque rôle. Ce fut lui qui engagea la plus grande partie des sujets qui forment actuellement le bel ensemble de l'Opéra impérial. »

Henri Vogl, le célèbre chanteur wagnérien, qui vient de succomber subitement à un coup d'apoplexie, était né en 1845, à Au, faubourg de Munich. Fils d'instituteur, il avait commencé par se consacrer à l'enseignement et remplit de 1862-1865, les fonctions d'instituteur-adjoint, à Ebersberg. En 1865, il débuta à l'Opéra de la Cour de Munich, dans le rôle de Max de *Freyschütz*, et ne cessa, depuis lors, d'appartenir à ce théâtre, où il devint rapidement l'acteur favori du public.

Vogl était surtout connu comme chanteur wagnérien. Lorsqu'en 1890, il a célébré son vingt-cinquième anniversaire artistique, Vogl avait paru 1960 fois en scène dans 93 rôles différents. Il avait chanté le rôle de Tannhäuser 96 fois, celui de Lohengrin 86 fois, celui de Siegfried (dans le *Crépuscule*) 81 fois, celui de Siegfried (dans *Siegfried*) 74 fois, celui de Loge 63 fois, ceux de Siegmund et de Tristan 61 fois. Six fois Vogl a chanté *Parsifal* devant le roi Louis II. Vogl et sa femme, qui est également une artiste très distinguée, ont été durant quinze ans les uniques interprètes de *Tristan et Yseult*.

Vogl a paru la dernière fois en scène le 17 avril dernier, dans le rôle de Canio, qui se termine, comme on sait, par les mots : *E finita la commedia !*

Sinistre coïncidence.

Les Lyonnais, amateurs de musique sacrée, n'ont pas été gâtés pendant la semaine sainte. Dans la plupart des églises, les exécutions ont été dépourvues d'intérêt. Seule la maîtrise de St-Jean a exécuté le jour de Pâques la messe de César Franck. Ce n'est pas là assurément une des meilleures compositions du maître. La polyphonie vocale en est étriquée, hésitante en quelque sorte, et les développements souvent incertains. On ne peut que complimenter la maîtrise et le maître organiste M. Paul Trillat, qui a magnifiquement exécuté diverses pièces de maîtres, notamment une fugue de Bach. A quand l'exécution de quelque grande composition chorale soutenue par l'orgue et l'orchestre ? Par exemple, la messe en *ut* de Beethoven, ou l'une des quatre merveilleuses messes de Chérubini ?

L'Opéra-Comique a représenté un opéra de M. Erlanger tiré du *Juif Polonais* d'Eckmann-Chatrion et dont la musique est due à M. Erlanger. L'œuvre dénote de réelles qualités et a valu un vif succès à M. Maurel, chargé du rôle principal.

Nous annonçons avec regret la mort d'un excellent artiste qui depuis quinze ans tenait une place importante dans le personnel de l'Opéra, Léon Gresse, qui avait succédé à Belval dans l'emploi des premières basses. Il avait commencé sa carrière en province, puis, après une courte et modeste apparition à l'Opéra en 1875, il avait été engagé par M. Albert Vinentini au Théâtre-Lyrique de la Gaité, où il fit plusieurs créations dans *Dimitri*, *le Bravo*, *l'Aumônier du Régiment*. De là, il passa au théâtre de la Monnaie de Bruxelles, où, après le *Mefistofele* de M. Boito, il établit le rôle de Hagen dans *Sigurd*. C'est alors et quand, en 1885, on voulut monter cet ouvrage à l'Opéra, qu'il fut engagé en même temps que M<sup>mes</sup> Caron et Bosman, qui, ainsi que lui, l'avaient créé à Bruxelles. Il reprit bientôt tous les grands rôles du répertoire : *la Favorite*, *la Juive*, *le Pro-*

*phète, Robert le Diable, les Huguenots*, puis fit quelques créations dans *Othello, la Montagne noire et la Walkyrie*. Gresse, qui était né à Charolles le 22 juillet 1843, est mort le 13 de ce mois dans sa propriété de Marly-le-Roi. On sait qu'un de ses fils fait partie depuis trois ans de la troupe de l'Opéra-Comique.

Gresse, qui avait débuté à Lyon, au Casino, comme chanteur de café-concert, appartenait jadis à l'Harmonie Gauloise.

~ Un artiste dont la carrière aurait pu être brillante s'il avait montré une ambition plus active, le compositeur Ernest Boulanger, est mort à Paris, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Il était fils du violoncelliste Frédéric Boulanger, qui avait obtenu le premier prix de violoncelle au Conservatoire en 1797 et d'une femme charmante née Marie-Julienne Hallinguer, qui, après avoir obtenu elle-même le premier prix d'opéra-comique en 1810, rendit célèbre ce nom de M<sup>me</sup> Boulanger à l'Opéra-Comique, où elle fit l'année suivante un début éclatant.

Né le 16 septembre 1815, écrit le *Ménestrel*, Ernest Boulanger se trouvait donc élevé dans un milieu singulièrement favorable à ses goûts. Admis fort jeune au Conservatoire, où il fut élève de Valentin Alkan pour le solfège, d'Halévy pour le contrepoint et de Lesueur pour la composition, il remporta le grand prix de Rome en 1835, avant d'avoir accompli sa vingtième année et sans avoir obtenu précédemment d'autre récompense. Lorsqu'il fut revenu d'Italie il se vit confier par Scribe le livret d'un opéra-comique en un acte intitulé *le Diable à l'école*. Ce petit ouvrage, représenté le 17 janvier 1842 avec Roger dans le rôle principal, obtint un succès très vif. Dès l'année suivante, Boulanger donnait un autre petit acte, *les deux Bergères*, dont on s'empressa de dire aussitôt qu'il ne valait pas *le Diable*, bien que la musique en fut fort aimable. Il fut moins heureux avec une *Voix* (1845) et la *Cachette* (1847), son premier ouvrage en trois actes. Mais *les Sabots de la Marquise* (1854) atteignirent leur 110<sup>e</sup> représentation, et il donna encore à l'Opéra-Comique *l'Eventail* (1863). L'année suivante il abordait l'Opéra avec un acte intitulé *le Docteur Magnus*, dont le succès fut médiocre, et il terminait sa carrière active en faisant représenter au Théâtre-Lyrique un *Don Quichotte* en trois actes (1869), dont le héros était représenté par M. Giraudet, et à l'Opéra-Comique *Don Mucarade* (1875). Il était alors, depuis 1871, professeur de chant au Conservatoire, et il renonça à la composition.

~ Le compositeur Edouard Lassen vient de célébrer le 70<sup>e</sup> anniversaire de sa naissance, étant né à Copenhague le 13 avril 1830. A cette occasion l'artiste a reçu de nombreuses marques de sympathie, car les Allemands considèrent Lassen comme un compositeur national, malgré son origine danoise. C'est Liszt qui a été son parrain artistique, en faisant jouer à Weimar le premier opéra de Lassen, intitulé *le Roi Edgard*. Quelques années plus tard, Lassen devint le successeur de Liszt comme kapellmeister à la cour de Weimar; ses œuvres lyriques ont eu peu de succès, en dehors de sa musique pour *le Faust* de Goethe et de ses ballets, dont le dernier a été joué récemment à Munich avec beaucoup de succès. Plusieurs *lieder* de Lassen ont contribué à sa popularité en Allemagne beaucoup plus que ses autres compositions; sa mélodie *Ich hatte einst ein schönes Vaterland* (Jadis, j'avais une belle patrie), notamment, a retenti dans toutes les salles de concert d'outre-Rhin et dans tous les salons, et la popularité de ce *lied*, d'une belle venue et d'un caractère bien allemand, persiste encore. Lassen jouit d'une excellente santé et n'a certainement pas encore fait entendre son chant du cygne. C'est Lassen ne l'oublions pas, qui a monté, le premier *Samson et Dalila* de Saint-Saëns.

~ La Société Richard Wagner, de Berlin, vient de donner son dernier concert de la saison sous la direction de M. Richard Strauss et a exécuté l'ouverture de *Rob Roy*, de Berlioz, écrite en 1832 et qui n'avait jamais été jouée en Allemagne. C'est l'édition monumentale des œuvres de Berlioz, que MM. Charles Malherbe et Félix Weingartner publient actuellement, qui a rendu possible l'exécution dont nous parlons et qui a vivement intéressé le public berlinois.

~ **Le duel chinois.** — Nos grands confrères parisiens ont raconté avec force détails, le duel qui a mis récemment aux prises dans les dépendances de l'Exposition, deux fils du Céleste Empire.

Ce duel, qui consiste dans un échange d'engueulades, a failli avoir

un dénouement tragique puisque l'un des héros de ce singulier combat est resté sur le sol, à bout de forces et d'épithètes, et l'intervention du docteur a été jugée nécessaire.

Ce sport asiatique, qui laissa les Parisiens dans une douce stupeur, est cependant acclimaté dans nos mœurs depuis fort longtemps et il ne faut jamais avoir entendu nos Collignons causer entre eux pour croire les hommes à la face jaune être seuls concessionnaires du duel à... l'engueulade.

~ Depuis quelques jours les passants s'arrêtent émerveillés devant l'affiche du chocolat des Trois-Frères, où trois jolies têtes de bambins, sourient aimablement au public, mais si papas et mamans se montrent cette artistique publicité, les bébés, plus pratiques, réclament la dégustation de ce chocolat exquis dont la fabrication supérieure justifie pleinement la faveur avec laquelle il est accueilli.

~ Le compositeur et chef d'orchestre danois Georges Lumbye, qui s'est fait connaître par des œuvres populaires et a longtemps dirigé des concerts au Tivoli de Copenhague, a dû être interné dans un asile d'aliénés. Il souffrait depuis quelque temps de troubles nerveux; sa folie n'a surpris personne.

~ La superbe saison du Théâtre-Lyrique de Milan, qui vient de se terminer au milieu des bravos, des acclamations et des fleurs, n'a pas compris moins de 126 représentations et 7 matinées, avec un répertoire de 24 ouvrages. Ont été joués: *Cendrillon*, 30 fois; *i Pagliacci*, *le Barbier*, 16; *Cavalleria rusticana*, 15; *Carmen*, 13; *Mignon*, *la Navarraise*, *Fedora*, 7; *l'Italiana in Algeri*, 6; *l'Amico Fritz*, *la Prise de Troie*, *la Bohème*, *Lakmé*, 5; *Samson et Dalila*, *les Pêcheurs de Perles*, 4; *Joseph*, *la Sonnambula*, *Orphée*, *l'Arlesiana*, *il Carbonaro*, 3; *le Philtre* (Auber), *Manon* (Massenet), 2; *le Maître de Chapelle*, *Festa a Marina*, 1. On voit quelle part prépondérante était faite dans ce répertoire aux œuvres françaises.

~ M. Luigi Torelli a donné, dans la *Rivista musicale italiana*, une analyse critique et technique du dernier opéra de Puccini, la *Tosca*, et il vient de faire de cet article intéressant un « tiré à part » qui ne contient pas moins de trente-sept pages in-8°. Ce travail consciencieux, qui n'est pas toujours à l'avantage de l'œuvre, bien que l'écrivain s'efforce de lui rendre justice, se termine par ces lignes: — « En conclusion, voici, en un peu plus d'une année, deux opéras nouveaux de la jeune école italienne qui sont venus demander le baptême sur la scène importante de Rome. De l'un et de l'autre le public pourra peut-être se réjouir, dans la rareté actuelle des nouveautés; mais aucun des deux n'a ajouté quoi que ce soit à la renommée de son auteur, et l'art italien n'y a rien gagné. Espérons dans un prochain avenir ».

## NOS GRAVURES :

Nous publions en première page, une photographie du monument élevé au sergent Blandan.

La statue, de belle allure, œuvre du sculpteur Lamotte, est érigée place Sathonay; elle représente Blandan au moment où, farouche et résolu à la mort, il lance à l'ennemi sa phrase héroïque « Nous rendre... jamais !... »

M<sup>me</sup> Lucy Delmai, qui fait actuellement les délices des habitués de l'El-dorado dans le rôle de Vénus, est née à Paris où elle débuta, au théâtre des Folies-Dramatiques, dans *Gillette de Narbonne* (rôle de Rosita), puis la *Fauvette du Temple*, les *Cloches de Corneville*, les *Mousquetaires au couvent*, etc. Va en représentations aux Bouffes-Parisiens, et aux Nouveautés. Part ensuite comme première chanteuse d'opérette, pendant deux saisons, aux Galeries St-Hubert à Bruxelles, revient à Paris, au Châtelet, pour jouer le *Chat du Diable*. Engagée à Ba-ta-Clan pour créer un opéra-comique *Hardi-les-bleus* et à la Cigale ensuite; est mariée avec Gaston Dubosc, du Gymnase.

Les Conseillers municipaux. — Ainsi que nous l'avons annoncé, nous continuerons dans notre prochain numéro la publication des portraits de MM. les Conseillers municipaux sortants et notamment de : MM. Bataille, Bizet, Clavel, Gourju, Krauss, Piaton, etc.

Le Gérant : GOJON.